

Jean-Michel Maulpoix

Boulevard  
des Capucines



MERCVRE DE FRANCE

Extrait de la publication

## DU MÊME AUTEUR

### *Poésie, prose*

- LOCTURNES, Lettres nouvelles / Maurice Nadeau, 1978.
- LA MATINÉE À L'ANGLAISE, Seghers, 1981.
- ÉMONDES, Solaire, 1981 ; rééd. Fata Morgana, 1986.
- DANS LA PAUME DU RÊVEUR, Fata Morgana, 1984.
- UN DIMANCHE APRÈS-MIDI DANS LA TÊTE, P.O.L, 1984 ;  
Mercure de France, 1996 (nouvelle édition).
- NE CHERCHEZ PLUS MON CŒUR, P.O.L, 1986.
- PAPIERS FROISSÉS DANS L'IMPATIENCE, Champ Vallon, 1987.
- PRÉCIS DE THÉOLOGIE À L'USAGE DES ANGES, Fata  
Morgana, 1988.
- PORTRAITS D'UN ÉPHÉMÈRE, Mercure de France, 1990.
- RECHERCHE DU SOLEIL LEVANT, Fata Morgana, 1990.
- LES ABEILLES DE L'INVISIBLE, Champ Vallon, 1990.
- DANS L'INTERSTICE, Fata Morgana, 1992.
- UNE HISTOIRE DE BLEU, Mercure de France, 1992.
- L'ÉCRIVAIN IMAGINAIRE, Mercure de France, 1994
- DOMAINE PUBLIC, Mercure de France, 1998.
- L'INSTINCT DE CIEL, Mercure de France, 2000.
- CHUTES DE PLUIE FINE, Mercure de France, 2002.
- PAS SUR LA NEIGE, Mercure de France, 2004.
- UNE HISTOIRE DE BLEU, suivi de L'INSTINCT DE CIEL,  
*Poésie* / Gallimard, 2005.

*Suite de la bibliographie en fin de volume.*

BOULEVARD DES CAPUCINES

Jean-Michel Maulpoix

BOULEVARD  
DES CAPUCINES



MERCVRE DE FRANCE



*Je n'éprouve pas comme vous ce sentiment d'une vie qui commence, la stupéfaction de l'existence fraîche éclos. Il me semble, au contraire, que j'ai toujours existé! et je possède des Souvenirs qui remontent aux Pharaons.*

GUSTAVE FLAUBERT



# PROLOGUE





## I

Le boulevard des Capucines ne doit pas son nom à ces petites fleurs simples, de couleur orangée, jaune ou rouge, qui grimpent en été le long des vieux murs, mais à l'ordre des capucins, ainsi nommés à cause de leur vêtement, fait d'une tunique grossière et d'une capuche longue et pointue.

Naguère existait à Paris, non loin de l'actuelle place Vendôme, un couvent des capucines, où fut enterrée Mme de Pompadour, née Jeanne Antoinette Poisson, dont la vie de fêtes et d'intrigues s'était achevée dans la dévotion. Ce couvent fut détruit.

En 1860, quand s'ouvre le chantier de l'Opéra, on ne rencontre plus sur le boulevard de

novices encapuchonnées, mais des cocottes au bras de bourgeois en chapeau.

Les divinités de l'époque sont l'Utile et l'Argent.

Pénitent d'une espèce nouvelle, le bourgeois porte sur la tête *quelque chose de sombre et de surnaturel*. Haut-de-forme et redingote noire : tel est le costume habituel de ses pensées. Cette livrée monochrome est un habit démocratique.

À la tombée du jour, à deux pas des Italiens, se rassemble tout ce que la capitale compte de moustaches frisées, de gants, de faux cols et de cravates blanches. De toilettes tapageuses et de parfums à vingt sous.

Sur les boulevards sont les commerces du luxe nouveau, les théâtres, les journaux et les cafés. Là défilent comme à la parade les militaires et les modistes, les lorettes et les dîneurs, un gardénia à la boutonnière. Là coule le courant pressé de l'Époque. Le plaisir et la finance y tracent côte à côte leur chemin quand s'allument les reflets du gaz.

On circule entre les affiches qui vantent le tapioca, les voyages en train, les *vélocifères* et les

pommades. On se promène en quête des jouets à la mode. On achète des futilités et des compléments à deux sous. De petits vers de mirliton imprimés sur du papier rose.

Les bienheureux fument le cigare. L'époque est grise, mais fait la fête.

On va s'asseoir au Grand Café, ou devant Tortoni, pour regarder passer les filles et s'éteindre le soleil couchant.

On boit des vermouths et des malagas, des bitters et des Picon amers, sur une table au plateau de marbre et aux pieds de fer.

L'air crâne, on fait ses affaires. On lit les journaux. On bat les cartes, on joue au billard, au jacquet ou aux dominos. On régurgite en bavardages ce que l'on ingurgite en bocks. On fume la pipe, on crache. On se débraille entre hommes. On pique un somme sur les divans de cuir ou de velours.

Les lumières du gaz reflétées par les glaces font un monde brillant et artificiel où les regards vont se brûler comme des insectes à la flamme dans « un chaos brumeux et doré ».

On se plaît aux excès, aux décors outrageants, au maquillage, au luxe neuf.

L'absinthe qui sent les sels de cuivre laisse au palais « le goût d'un bonbon de métal » et dans le regard cette espèce de vernis qui est la marque de l'ennui.

Le spleen, on ira le noyer au cabaret, où les soirées ambiguës ont des allures fatales. Là s'agite un peuple de lorettes aux cheveux frisés ou plaqués en bandeaux à la colle de poisson, un demi-monde amoureux des grelots, des pendentifs et des gants à sept francs.

Les épaules nues blanchies à la poudre de riz, ou couvertes d'un châle des Indes, les bras chargés de bracelets, elles font danser les cerceaux d'acier de leur crinoline afin de souligner la cambrure de leur taille.

On cherche des caresses et de la compagnie.

Pantomimes et pantalonnades : sur des airs de bastringue, au milieu des bouffons et des danseuses aux lèvres peintes en rouge, on se distrait de turqueries canailles et de drames exagérés.

Où mène ce flux nouveau de luxe et de mélancolie ? De vies brillantes et scandaleuses ? Au quatrième étage du *Grand Hôtel*, dans cette chambre à douze francs tendue de cretonne

Louis XIII à grosses fleurs où une femme agonise, le visage couvert de pustules épouvantables, liquéfié au milieu du ruissellement d'or de sa chevelure demeurée intacte.

Terrible allégorie des poisons de son temps, la vénéneuse Vénus du ruisseau, qui naguère soufflait le désir et pour qui tant de Messieurs s'étaient ruinés, n'est plus qu'une informe bouillie, le « masque horrible et grotesque du néant ».

« Mouche couleur de miel envolée de l'ordure », Nana vient de mourir de la variole noire.

## II

L'homme qui s'est arrêté, boulevard des Capucines, devant le numéro 35, parmi l'encombrement des fiacres et la foule affairée, n'a pas le visage trempé de larmes du comte Muffat de Beuvine, le pauvre amant brisé de Nana. S'il lève les yeux vers la façade, ce n'est pas avec l'espoir fou d'y discerner un signe de vie de son ancienne maîtresse, morte à deux pas de là, chambre 401 du Grand Hôtel.

Cet homme à crinière et moustache se nomme Félix Tournachon. Ses passions sont d'une autre espèce.

Il contemple avec satisfaction les énormes lettres italiques qui zèbrent d'un éclair oblique le troisième étage de cette bâtisse « en cage à poule » aux structures de fer peintes en rouge. Chaque soir, elles font briller à la lumière dorée

du gaz la signature de sa gloire : *Nadar*. Le nom d'un « décrocheur d'étoiles ».

Il y a derrière cette façade de riches salons, des glaces et des cuirs, un escalier chinois, une cascade champêtre, un énorme calorifère émaillé, quantité de bibelots et de tapisseries : tout ce qu'il faut pour transformer en palais des merveilles un atelier de photographie.

L'homme porte une veste rouge, comme est tendu de velours rouge le double escalier à balustres qui mène au laboratoire des opérations chimiques. Rouge, telle est la couleur de celui en qui Baudelaire admirait « la plus étonnante expression de la vitalité ».

Il tire son éphémère fortune de la maladie nouvelle de l'époque : la *portraituromanie*. En chapeau, avec bagues et breloques, poitrine bombée sous le gilet, les bourgeois ordinaires prennent des attitudes superbes. Ils ne se contentent pas d'être laids, ils le sont prétentieusement.

La demoiselle se tient roide comme une poupée. Madame s'applique à avoir l'air d'une personne bien comme il faut ! Très propre, avec de



beaux cheveux. Et la bouche pas trop grande.  
Les épaules un peu rondes.

Imaginez-vous Vénus avec un corset ?

Félix Tournachon a fait ses débuts en donnant des histoires et des caricatures à des journaux éphémères ; il excelle dans le portrait-charge. Les traits singuliers des visages lui importent avant tout, leur regard, leur secret : ce qu'il appelle « ressemblance intime », ou « intelligence morale du sujet ». Il n'est pas de chef-d'œuvre possible sans passion pour le modèle.

« Comme une vrille perce ce qu'il a à voir et ramène en tire-bouchon ce qu'il a vu », son œil le pousse et le réclame ailleurs.

Félix n'est pas seulement photographe. Il déborde, il s'échappe. Caricaturiste, écrivain et aéronaute, il ne saurait se contenter de tirer docilement le portrait des bourgeois de l'époque. Il rêve parmi les gloires dont il a gagné l'amitié : Murger, Nerval, Hugo, Baudelaire, Manet, Banville, Daumier, et tant d'autres... Comme elles, il fabule, il invente. Il a l'œil et le cœur lyrique.

Plus haut, plus bas, il lui faut toujours aller voir. Grimper au-dessus de Paris, ou descendre dans ses catacombes. Déplacer dans les airs ou

sous la terre sa chambre noire afin d'en contrarier la visée horizontale.

Désireux d'échapper à la manie des poses et à la morbide collection des figures, Félix s'en va chercher dans le ciel la beauté du monde. Non plus l'âme qui sourd d'un visage et de ses ombres, mais la paix colorée des prairies, des forêts et des villages, de là-haut devenus pareils à des jouets d'enfants. C'est en ballon qu'il jouit « à pleins pores » de l'incomparable volupté de l'ascension. Là-haut il connaît du bonheur, « aspiré par les immensités silencieuses de l'espace hospitalier, bienfaisant, où nulle force humaine, nulle puissance du mal ne peut l'atteindre », jouissant momentanément d'une vie inespérée, libre des « meurtriers déchirements de son antagonisme imbécile », puisqu'il n'est pas de dégoûts dans le ciel, mais un espace sans bords et sans cadre, lavé de la figure humaine, où se laisser porter par les courants...

Inutile de songer à diriger le vol des ballons : un aérostatier n'est pas un conducteur de poissons volants. La direction des ballons et l'Aviation s'appuient sur deux principes opposés.

Tournachon répète à loisir que l'unique

moyen pour l'homme de se diriger dans l'air est de s'inspirer de l'exemple donné par l'insecte ou l'oiseau, qui ne pourraient jamais s'y mouvoir à leur volonté, s'ils n'étaient plus lourds que lui.

Le 15 janvier 1864, il fonde une société provisoire de Navigation aérienne qui devient peu après la Société d'encouragement pour la locomotion aérienne au moyen d'appareils plus lourds que l'air.

— *C'est l'hélice, la sainte hélice qui va nous emporter dans l'air, comme la vrille entre dans le bois.*

### III

Par une journée grise de l'hiver 1873, Claude Monet peint le boulevard depuis l'une des fenêtres de l'atelier de Félix Nadar.

Il n'y a pas de capucines, mais de la neige sur le sol, pareil à une toile blanche où les flâneurs dessinent des grappes de signes illisibles. De la neige en poudre sur le toit des calèches qui attendent, en longue file immobile derrière les arbres nus. Des nuages de neige dans les lointains.

La même clarté diffuse et floue baigne les silhouettes, les branches, les façades et le ciel d'un halo jaune et bleu de froidure. La lumière d'en bas et la lumière d'en haut sont à peu près les mêmes : entre deux blancheurs indécises flotte la vie humaine, sans cause et dépourvue d'attaches.



*Photocomposition CMB Graphic*  
*44800 Saint-Herblain*

ISBN :